L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE 5 JUILLET 1885.

Une nouvelle publication.

Les lecteurs de *l'Abeille* ont lu dans ses colonnes que M. Charles Testut, depuis longtemps connu dans le monde du journalisme et des lettres en Louisiane, se propose d'entreprendre ici une publication nouvelle, avec ce titre : *Album Poétique de la Louisiane*, composée de ses propres œuvres surtout, mais où figureront aussi les pièces qui lui seront adressées et qui lui paraîtront viables.

Nous déclarons dès l'abord que toutes nos sympathies sont avec lui, et que nous ne négligerons rien pour contribuer à sa réussite. Nous voulons dire réussite pécuniaire, car quand on n'a pas pignon sur rue, cette considération est la dominante, comme on dit en musique.

Quant à la valeur artistique, le passé de M. Testut est là pour garantir que son œuvre n'en manquera point. Nous savons de lui bien des pages qu'ont certainement remarquées ceux qui sont juges en pareille matière. Elles révèlent un sentiment réel, profond souvent, où la note mélancolique fait le chant et a pour basse la résignation. Sentiment qui ne peut prendre pareille forme que chez celui qui a souffert ; car la souffrance est malheureusement une condition presqu'indispensable au poète.

Nous ne saurions le nier—et l'observation de notre vie entière nous en impose l'aveu—toute tentative littéraire à la Nouvelle-Orléans ne nous inspire que médiocre confiance, argent parlant. La littérature y est un chemin bien étroit, bien âpre, et la poésie surtout a presque toujours vécu d'amers mécomptes à ceux qui ont compté sur elle pour s'en faire une ressource. Ici, en thèse générale, Pégase est un cheval vicieux, qui ne mène pas même à l'hôpital ; il jette souvent son cavalier sur la voie et l'y laisse.

Avoir la vocation de la poésie équivaut presque à la vocation de ne pas dîner tous les jours. La chose est triste à dire, mais elle est.

Qu'y faire ? Quand cette passion là vous hante, elle est persistante au plus haut point. Il est malaisé, sinon impossible, de la bannir ; c'est le maître qui nous subjugue corps et âme.

On s'insurge parfois contre lui, on le voudrait exorciser, ainsi qu'un mauvais démon, mais on y revient invinciblement. Hégésippe Moreau le maudissait sur sa couche de la Pitié ; il voulait mourir pour s'en affranchir à jamais, et puis, lui revenant au retour sur lui-même, il revenait à ce cher démon et s'écriait :

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître.
Mais la nature est riante d'attraits ;
Mais chaque soir le vent a mon fenêtre,
Vient secouer un parfum des forêts.....

Et même sur son lit d'hôpital il se reprenait à cette poésie dont il allait mourir. Il caressait encore la fiancée qui le tuait. Elles ont été trop fréquentes ces noces funèbres du poète....

Tant que notre sphère roulera dans les espaces il y aura de ces hommes qui, en dépit de toutes les douleurs, de toutes les misères, se condamneront aux travaux forcés de la plume. La plume est une enchanteresse, dont on reste l'esclave, quelles que soient ses infidélités.

Nous n'aurions pas conseillé à M. Charles Testut la publication qu'il annonce : cependant, puisqu'il s'y risque, nous nous empressons—ce nous est un devoir et un plaisir—de le recommander à l'appui du public louisianais et français. Il est en lui un mérite incontestable, un mérite qui s'est manifesté sous des formes multiples, et cette première considération devrait grouper autour de lui tous ceux qui s'occupent des choses de l'esprit, et qui veulent aussi travailler à la perpétuité de l'admirable langue française en Louisiane. Néanmoins une autre cause s'impose aussi à notre cordiale intervention. M. Testut est arrivé à un âge avancé, à la vieillesse ; une maladie cruelle, une maladie de six longs mois, a épuisé tous ses moyens d'existence, et sa santé à peu près revenue, le voilà, affaibli physiquement par les épreuves et les années, le voilà face à face avec la misère, ce mal redoutable entre tous.

La misère, nous n'exagérons rien, et Mr. Testut qui a travaillé tant qu'il a pu pour la vaincre, ne craint pas d'avouer qu'elle l'a vaincu. Triste.

En essayant la publication digne d'attention qu'il annonce, il ne cherche pas les satisfactions d'amour-propre. A son âge, on ne compte plus guère sur ces oasis du désert ; on est las des mirages. C'est une question d'existence, une question de pain qui se dresse devant lui ; et c'est à sa plume, le seul instrument qu'il ait appris à manier—qu'il vient demander le secours.

Un tel appel est toujours immensément pénible à qui s'y décide ; mais il y a du moins un grand courage à le faire. Nous croyons devoir lui être l'écho de cet appel ; nous espérons surtout qu'il sera entendu. L'aide sollicitée, insignifiante pour chacun des souscripteurs, serait un bienfait pour l'écrivain abandonné à lui-même ; elle mettrait un jour de pièces touchantes qui, nées de la pauvreté, en apaiseraient, pour un temps du moins, les dissolvantes rigueurs. Qu'il en soit donc ainsi.

L'Association de Bienfaisance "Atlantic" montrera aujourd'hui ce que l'on peut réaliser en deux années. Elle va fêter, en effet, son second anniversaire et le cortège qui doit passer par nos rues sera certainement l'un des plus brillants qui s'y soient vus.

Le cadre est déjà très vaste, et chaque jour ce sont nouvelles demandes d'admission. De plus, la composition en est des meilleures : des jeunes gens ardents à leur œuvre et qui l'amèneront à bonne fin.

Pour le moment, c'est l'heure du plaisir, un plaisir bien gagné. L'Association laissera la salle de ses séances (coin Dauphine et Champs-Elysées) à 3 heures ; la fête se terminera par un banquet.

—"La Société Juvénile Jeunes-Amis," son nom l'indique, est une phalange de jeunes gens, mais qui se sont unis aussi pour des œuvres de bienfaisance. Le pique-nique qu'elle donne aujourd'hui au Jardin Magnolia, a pour objet de l'aider à continuer sa mission ; on peut donc être certain qu'une chaleureuse réponse sera faite à son appel. Admission générale. 25 cents.

Les journaux de Paris du 17 juin annoncent le pourvoi en cassation de Pel, déclaré coupable d'empoisonnements. Les jurés après la condamnation, ont signé un recours en grâce.

M. Prudhomme, à la distribution des prix, est chargé de couronner le lauréat du concours d'histoire.

—Elève Ducrochet, lui dit-il, jusqu'à présent, c'étaient les palmiers qui produisaient des dattes : nous voyons, aujourd'hui, la science des dates faire croître des palmes sur votre jeune front !

Deux amis se rencontrent.

—As-tu toujours la passion des insectes ? dit l'un.

—Je crois bien, répond l'autre en se grattant, j'en suis dévoré.

Mes-Bottes et Bec-Salé lisent fort attentivement, à l'assommoir, le premier-Paris de leur "organe" respectif.

Tout à coup, Mes-Bottes interrompt sa lecture.

—Motus proprio, s'écrie-t-il, il y a motus proprio : qu'est-ce que ça veut dire ?

—Comment, réplique d'un ton protecteur Bec Salé en haussant dédaigneusement les épaules, tu ne vois pas que c'est du latin ? Ça signifie que ton journaliste a eu des mots avec son propriétaire, parbleu !

Au conseil de révision :

—Quelle réclamation ?

—Aveugle. Mais si vous pouvez me faire entrer dans l'artillerie, je vous en serais très reconnaissant.

—Pourquoi ça !

—Dam ! je suis maçon, et vous savez, l'habitude du mortier.

Le poulet, dont tout le monde connaît le goût agréable, se digère très facilement et convient à tous les tempéraments.

Pour que sa chair possède toutes les qualités qui le font rechercher, il faut ne le manger ni trop jeune ni trop vieux.

La crête de la poule très développée et l'ergot du coq long et dur étant des signes de longévité, il faut tenir pour suspectes toutes les volailles que les marchands vous présenteront sans crête ni ergots.

Dans une réunion d'anarchistes, un citoyen à forme de tonneau a la parole :

—Oui, citoyens, je suis plein de mon sujet.

Une voix.—Eh ben ! mince alors, y va falloir pas mal de temps pour le vider.

—Nous recevons la livraison (Juillet) des *Comptes-rendus de l'Athénée Louisianais*. Nous y remarquons une poésie : *Premier Amour*, de M. Sully Prudhomme, fraîche comme pensée, originale comme rhythme, et l'intéressant article de M. Jno. L. Peytavin, un aperçu du traité publié récemment par M. Théophile Harang, sous ce titre : *"The National Syndicates of Capital and Labor."* L'ouvrage de M. Harang, qu'analyse habilement M. Peytavin, traite de l'industrie sucrière en Louisiane et au Sud ; des progrès qu'elle a faits ; des voies nouvelles qu'elle a ouvertes ; de la situation des travailleurs ; de l'éducation ; des moyens d'organiser le travail, de diminuer le paupérisme.

Nous recommandons cette Etude, comme nous avons déjà recommandé l'œuvre très sérieuse, très pratique de M. Théophile Harang.

UNE CHARMANTE EXCURSION.—Tous ceux qui ont visité le Main Building du World's Fair, y ont admiré le char appartenant au Mann's Boudoir Car Company. En effet c'est là le triomphe du comfort ; voyager ainsi, c'est non seulement éviter les ennuis, les gênes d'un déplacement, c'est encore vivre aussi agréablement que dans le plus somptueux des appartements, tout en ayant le charme d'un paysage se renouvelant à chaque instant sous vos yeux. Cette Compagnie veut bien faire connaître ses merveilles dans le Sud, où ils sont comme une nouveauté. A cet effet elle a organisé une excursion à laquelle elle nous invite dans une lettre très courtoise.

Donc demain, lundi 6 juillet, à 7 heures 25 minutes du soir, on partira de la Nouvelle-Orléans pour Meridian, Mississipi, où l'on arrivera le mardi matin, de bonne heure, à temps pour voir le tir annuel du fameux *"Meridian Gun Club."*

On quittera Meridian ce même jour mardi, dans la soirée, et on sera de retour à la Nouvelle-Orléans, le mercredi matin 8 juillet.

Nous remercions le surintendant J. Caldwell de l'invitation qu'il a adressée à l'ABEILLE.

—*Ailes légères*, rêverie sur une mélodie italienne, par M. J. Ch. Hess ; *A toute vapeur !* galop brillant, de M. L. Gobbaerts, tels sont les titres de deux morceaux pour piano que nous adresse M. P. Werlein.

Le premier est édité par la maison parisienne, Jules Heinz, boulevard Poissonnière No. 22 ; le second, par les éditeurs, Schott frères, Paris, Londres, Bruxelles.

Le Eagle Mutual Benevolent Association Jr. date d'une année à peine, mais il a su utiliser le temps. A cette heure cette Société compte un nombre considérable de membres, dont chacun occupe une position honorable dans notre communauté.

Dimanche prochain, 12 juillet, elle célébrera son premier Anniversaire par un Pique-Nique complimentaire, au Jardin Boudro, Milneburg.

Avant cette fête champêtre, l'Association se rendra en procession à la Cathédrale St. Louis, pour y faire baptiser sa bannière. La cérémonie religieuse aura lieu à 1 heure.

THÉATRE FARANTA.—Aujourd'hui les matinées et en soirée, auront lieu les dernières représentations de la comédie-drame *Elle, the mountain waif.*

Prix d'admission 10 cents.

WEST-END.—Le Concert commencera aujourd'hui à 5 heures. Non seulement les artistes donnent le dimanche, une heure de plus au public ; ils tiennent aussi en réserve, pour cette soirée là, un programme exceptionnellement corsé et varié.

Guibollard a déserté les bancs du collège après la classe de sixième pour se lancer dans l'épicerie, où il a fait une très grosse fortune.

On cite, dans l'ordre de la précocité fabuleuse de Victor Hugo qui, à 13 ans, avait terminé ses études.

—Tiens ! fit le célèbre gâteux.... comme moi.

Dans une réunion publique :

—Citoyens, je ne suis pas un beau parleur ; je me contente d'être un bon démocrate..... c'est la vérité que je veux vous dire, sans ménagement..... j'irai droit au but, et je mettrai les pieds dans le plat....

Une voix.—Alors, faut commencer par le faire truffer !.....

P... a pris une cuisinière qui est chez lui depuis deux jours et dont il n'est pas très satisfait :

—Voyons, lui dit-il, hier matin, je venais faire un bon dîner, ce soir, qu'est-ce que vous me conseillez ?

La cordon bleu répond sans hésiter :

—Je conseille à monsieur de dîner au restaurant."

Un bourgeois de Paris, muni d'un billet circulaire, fait son tour de Belgique. Dans le Borinage, il visite les mines avec un grand intérêt.

—Je vois ce que c'est, dit-il en rentrant à l'hôtel, c'est ici que le roi des Belges fait fabriquer des noirs pour les expédier au Congo !

On jugeait un sourd-muet convaincu d'assassinat.

L'avocat parla deux heures et termina ainsi :

—Un dernier mot, messieurs les jurés. Mon client étant sourd de naissance, il n'a pu entendre le cri de sa conscience !

Aux Médecins,

Nous n'avons pas de reproches à adresser aux médecins sur leur manière d'exercer leur profession, mais nous affirmons que s'ils ajoutaient le PERUNA aux remèdes qu'ils prescrivent, comme l'indique notre ouvrage "Ills of Life" (livré gratuitement par tous les pharmaciens), ils guériraient tous leurs malades.

M. Henry C. Reynolds, Groton, Lawrence County, Ohio, écrit : "Ma femme souffrait extraordinairement depuis plusieurs années. Sa maladie ou ses maladies, ainsi que leurs symptômes, étaient d'une telle complication que j'essaierais vainement de les décrire. J'ai payé pour elle plus de mille ($1000) dollars aux médecins et aux pharmaciens, mais sans obtenir de résultat satisfaisant. J'avais tant la au sujet de votre PERUNA que j'ai voulu en faire l'essai. Ma femme en a déjà pris cinq bouteilles et en a éprouvé plus de bien que de tout ce que lui avaient précédemment donné les médecins. Le PERUNA est certainement un bienfait pour l'humanité."

Mme O. L. Gregory, Las Vegas, San Miguel County, Nouveau-Mexique, écrit : "Je suis persuadée que le PERUNA et le MANALIN m'ont sauvé la vie."

Mme Cora Engel, première maison de la rue Lazelle, près High, Columbus, Ohio, dit : "Je suis heureuse de vous dire tout le bien que m'a fait votre PERUNA. Je souffrais depuis dix-huit ans d'une affection des reins et d'étourdissements. J'avais essayé plusieurs remèdes patentés et consulté nombre de médecins sans obtenir le moindre soulagement. Il y a environ trois semaines j'ai commencé le PERUNA. J'avais à peine pris une demi-bouteille que je me sentais mieux. Mes étourdissements ont cessé et mes souffrances du côté des reins ont tellement diminué que je suis persuadée que je serai entièrement rétablie quand j'aurai pris une autre bouteille de médicament. Je me sens déjà toute autre. Beaucoup de mes amis ont employé le même remède et en ont conçu la plus haute opinion. Mon mari dit que c'est le meilleur qu'il connaisse pour le rhume."

A. W. Blackburn, Wooster, O., écrit : "Il y a quelques semaines il m'est venu un homme qui avait l'air brisé, qui souffrait d'une terrible affection des nerfs, et dont l'estomac ne pouvait absolument rien digérer. Il s'était confié aux soins de quatre médecins qui ne lui avaient fait aucun bien. Il me demanda de faire quelque chose pour lui. Je l'engageai à prendre du MANALIN. Il m'a dit aujourd'hui qu'il avait suivi mon conseil et qu'il était presque entièrement guéri. Il a ajouté qu'il ne conserait jamais de faire les éloges de ce remède."

THE NEW-ORLEANS BEE,

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

A Daily Newspaper, established on the 18 of September, 1827, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the French-speaking population. A very valuable family paper and generally recommended to them of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to cultivate their knowledge of the French language.

Subscription Terms :

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12 ; six months, $6 ; three months, $3 ; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning.

Per annum, $3 ; six months, $1.50 ; three months, 75 cents.

—Joseph !
—Monsieur !...
—Tu n'entends pas ?
—Quoi donc ?
—On a sonné.
—Parfaitement.
—Eh bien, va ouvrir.
—Inutile. C'est encore un de mes créanciers.

Un domestique modèle :

—Qui demandez-vous ?
—Le baron de Veauminet.
—Qu'est-ce que vous lui voulez ?
—C'est pour une note....
—Il est parti hier pour la campagne.
—..... Que j'avais à lui payer.
—Mais il est revenu ce matin.

☞ Voir l'annonce de la pension Gouthier—maison privée à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 4 juillet 1885.

Thermomètre de C. DUHAMEL, Opticien.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin	80	26⅔
Midi	90	32
3 P. M.	78	25⅓
6 P. M.	81	27¼

Nlle-Orléans, 4 juillet 1885, 2 p. m.
Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes :

Atlanta	76	Nashville, Tenn.	76
Augusta, Gle	83	Pittsburg, Pa.	86
Savannah, Gle	80	Cairo, Ill.	75
Mobile, Ala	87	Davenport, Iowa	80
Montgomery, Ala	89	Dubuque, Iowa	77
Vicksburg, Miss	86	Keokuk, Iowa	83
Galveston, Tex	86	La Crosse, Wis	79
Indianola, Tex	82	St-Louis, Mo	78
Shreveport, La	81	St-Paul, Minn	84
Corsicana, Tex	—	Leavenworth, Kan.	86
Chattanooga, Tenn	78	Omaha, Neb	83
Cincinnati, O	84	Yankton, D. T.	86
Louisville, Ky	84	Key West, Fla	85
Memphis, Tenn	81	Nlle-Orléans, La	79

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

C. G. Lemehan à Mlle E. Marston.
J. Mitchell à Mlle M. Quinn.
F. B. Silvester à Mlle M. A. West.
J. Jugles à Mlle L. Webre.
W. R. Elliott à Mlle F. Mavaire Frank.
Courseau à Mlle L. R. Scharffenstein.
James H. Loze à Mlle Catherine Schrempp.
Geo. A. Toschler à Mlle G. H. O'Neal.
Philippe L. Brand à Mlle L. Legendre

Naissances.

Mme E. P. Roger, un garçon, 30 juin.
Mme L. Auguste, un garçon, 20 juin.
Mme P. Deshons, un garçon, 17 juin.

Décès.

M. V. Smith, 8 mois, 104 rue Quatrième.
A. Scott, 30 ans, rue Conti, entre Johnson et Prieur.
John F. Doehuing, 6 mois et 1 jour, 45 rue Pauger.
T. Williams, 45 ans, rue Montégut près Bernard.
C. Junker, 54 ans, rue Johnson, entre Union et Bagatelle.
Mme Veuve J. Hagar, 88 ans, 416 rue Dumaine.
E. P. Rogers, 3 jours, 12 rue Quartier.
Mme M. Lally, 39 ans, 225 rue Dauphine.
Geo. A. Tracy, 4 mois et 26 jours, 343 rue Baronne.
Mme A. Bowen, 63 ans, 277 rue Clara.
S. Théodore, 5 mois, 80 rue Nord Derbigny.
Ellen Landry, 6 jours, Alger.
Geo. O. Haro, 22 ans, rue Valence, près Coliseum.
Mme C. Kane, 35 ans, 151 rue Locust.
Henry Spalding, 6 mois, 209 rue Cypress.
Solomon Banks, 60 ans, rue Franklin, près Gravier.

Cour du recorder Burthe.—Peu d'appelés hier, à cette cour, et, nécessairement, peu d'élus. Trois hommes et une femme, gens à piques-niques tous, peut-être, ont eu à solder des amendes ou à passer le glorieux 4 juillet entre 4 murs ; ils sont Charles Trapp, N. Picciatte, Jake Fried et May Clark.

Cour civile de district.—Joseph Dunbar a fait hier, cession de ses biens à ses créanciers. Son actif est de $17,879,53 ; son passif, de $24,081.78.

Les successions de W. S. Delaney, de James S. Rivers et de Marie Josephine Schmitthaner, épouse de Adam Hock, ont été ouvertes.

Matinal comme l'Aurore.—La famille Navo, domiciliée rue Johnson, 61, s'est éveillée hier matin, aux cris bien discrets d'un petit visiteur qui venait lui demander l'hospitalité de son toit. Le chef de la famille, M. John Navo, en ouvrant sa porte s'est trouvé en présence d'un baby tout frais, tout rose, émergeant d'un flot de dentelles et lui faisant risette. La mère coquette qui a si infiniment plus d'orgueil de son sein ce malheureux petit-être, qui lui a refusé ces caresses dont les fauves couvrent leurs petits avec une voluptueuse prodigalité, cette mère, cette femme plutôt, a eu cependant le prévoyance de mettre pour après du chérubin toute une layette ; *sunt lacrymæ rerum.* La somme pour consoler le nouveau-né d'être venu au monde sans mère, toutes les familles du voisinage se le disputent, le veulent recueillir, le veulent adopter.

Arrestation de John Powell.—Un télégramme parvenait hier matin au chef de la sûreté, signé de noms connus ; Purvis & Clark, de l'Etat du Mississipi ; télégramme ainsi conçu : "Arrêtez John Powell à la gare du chemin de fer Northeastern. Il a pris passage, ce matin, sur un train se rendant à la Nouvelle-Orléans. Il est accusé d'attentat aux bonnes mœurs. Est âgé de 18 ans ; a cinq pieds 8 pouces de taille ; pèse 150 livres ; très brun de teint. Deux nègres vêtus misérablement l'accompagnent. Faites nous savoir son arrestation par le télégraphe."

Quatre des plus fins limiers Kruhaker, Mauberret, Peccora et Kerwin, ont déjà été chargés d'opérer l'arrestation. Les deux premiers sont allés à quatre milles attendre le train sur lequel se trouvait Powell. Dès qu'ils y furent montés, ils reconnurent le jeune homme dont ils avaient le signalement.

Powell est en prison et sera livré aux autorités du comté de Purvis sur un ordre du Gouverneur du Mississipi. Il proteste de son innocence, et n'a eu feint de n'avoir aucune connaissance du crime qui lui est imputé.

Les deux nègres, Henri Wilson et Willis Jones, affirment que Powell demeure avec eux depuis cinq mois, et que, si crime il y a, la perpétration en a eu lieu à leur insu.

Force reste à la police.—La avant-dernière nuit, le capitaine de police W. Langridge, l'agent Winner et le constable Towner, munis d'un mandat d'arrêter, se sont rendus chez un homme de couleur, Joseph A. Bonner, et l'ont sommé de se constituer prisonnier. Bonner demeure à Freetown, Gretna ; et sa réputation, au dire de ceux qui le connaissent, n'est pas des plus enviables : c'est un homme résolu, hardi, qui ne reculerait devant les conséquences d'aucun crime. Sachant donc qu'ils avaient affaire à forte partie, les représentants de la loi ont cru prudent de surprendre celui qu'ils cherchaient, de lui enlever tout moyen de défense en surgissant devant lui avec la soudaineté de l'éclair. Entre onze heures et minuit, le capitaine Langridge pénétrait par derrière dans la demeure de Bonner, tandis que six autres compagnons frappaient à la porte de devant.

Comme il n'est pas de repos pour les consciences troublées, celle de Bonner lui fit pressentir une confrontation avec des mandataires de la justice. Sur le seuil de sa porte, Bonner, le pistolet au poing, menaça de mort l'agent de police et le constable s'ils ne respectaient pas l'inviolabilité de son domicile. Sourds à cette fortunfarin, ces derniers s'élancèrent sur Bonner, qui, déjà, avait pris la fuite. Langridge rejoignit Winner et Towner, et tous trois se mirent à ses trousses. L'obscurité en plein champ était profonde, et mettre la main sur le fuyard n'était pas chose facile ni sans danger. Bonner vit venir à lui le capitaine et lui fit feu dessus, sans l'atteindre, fort heureusement. Langridge, à son tour, couchant en joue Bonner, lui planta une balle un peu audessous de l'œil droit. Un second coup partit de l'arme de Bonner et alla se perdre dans la poussière. En retraitant, le forcené continua son feu, mais force resta à la police qui parvint à menotter le *desperado.*

A l'hôpital, le blessé a corroboré en tout point le récit qui précède. Sa blessure, qui ne laisse pas d'être grave, n'est pas nécessairement mortelle.

Paragraphes.—Un vol considérable s'est commis il y a un soir ou deux chez M. Herman Heitmeyer, rue Bouny, 110, à Alger. Eu portant, hier, le fait à la connaissance de la police, M. Heitmeyer a énuméré tous les objets qui lui ont été pris et dont la valeur collective s'élève à plus de 400 dollars.

—Le Maire *pro tempore*, M. Kilpatrick, a permis qu'on enterrât militairement, hier, un des marins du navire de guerre mexicain, mort en ville.

—M. Guillotte, le maire de la Nouvelle-Orléans, nous est revenu hier de Philadelphie. Sa santé est florissante.

—Des voleurs se sont introduits dans un magasin d'épiceries au coin des rues Burdette et Carrollton, et ont fait main basse sur des *greenbacks* et de l'argenterie.

Le 14 juillet.

Nous ne voulons pas faire un éloge exagéré de la célébration du 14 juillet qui se prépare, et nous ménage plus d'une agréable surprise. Mais, franchement, où et quand trouver une fête, parfaitement publique, à laquelle tous, indistinctement, sont invités gratis, qui leur fournit, sans bourse délier, divertissements de jour, divertissements de nuit, jeux, bal, concert—le tout, sans bourse délier, et, pardessus le marché, offre une prime sous forme de loterie, à tous ceux qui voudront bien l'honorer de leur présence.

C'est cependant ce qui a lieu. Tout porteur d'un des trente mille billets de chemin de fer émis, prendra part à une loterie de trois lots de prix qui seront tirés à la fin de la fête.

Le premier lot est un magnifique ornement de cheminée, se composant de trois pièces. La pièce du centre n'est autre chose qu'une pendule de grande valeur.

Le second prix est un pot à eau à bascule, avec gobelet en argent, le tour artistement ciselé. Le troisième est un triple vide-poche et en argent.

Ces trois lots sont exposés au magasin Scooler où on peut les examiner et se rendre compte de leur valeur.

Les billets (15 cents, aller et retour, droit à la loterie compris) s'enlèvent rapidement—nous devons le dire—et nous engageons vivement ceux qui veulent assister à la fête de s'en munir le plus tôt possible ; le 14 juillet il serait probablement introuvables.

Quant aux prix des jeux—mâts horizontaux, jeu de la marmite, jeu du tourniquet (nous recommandons ce dernier aux amateurs de surprises)—ils sont exposés chez M. Eug. Barbier, 60 rue Royale.

Nous ne pouvons aujourd'hui entrer dans les détails des décorations de la rue du Canal et du West End, préparées par M. Legras ; elles seront magnifiques et surpasseront en splendeur ce que nous avons vu de mieux jusqu'ici. Nous n'avons pas vu non plus la Statue de la République, œuvre de M. Soulié, nous en reparlerons bientôt, quand les échafaudages permettront au public de se faire une idée de la grandeur de l'œuvre.

Nous nous contenterons de dire aujourd'hui que l'on compte produire par la lumière du calcium des effets véritable-féériques au West End, surtout dans la grande salle de bal.

qu'on nous permette en finissant, de publier les paroles du poème du 14 juillet, chanté en 1883, à Paris, par M. Richard et qui sera exécuté au West End, par celui qui l'a créé. Les paroles sont dues à la plume de M. J. E. Robert.

Le 14 Juillet.

Peuples ! réveillez-vous à l'aurore qui brille :
C'est un sublime jour qui se lève sur vous !
Le moment est venu, Dieu n'a qu'une famille ;
Au banquet de l'amour il vous invite tous.
Saluez au réveil ce beau jour d'espérance,
Qui nous apporte enfin l'amour, la liberté !
Des sceptres et des rois c'est notre délivrance.
Peuples ! plus de rois ! *Fraternité !*.....

Que les crimes des rois ne souillent plus la terre.
Dieu la fit pour produire et des fruits et des fleurs ;
Tout fut fait ici-bas libre et non tributaire,
Et les larmes des rois sont mêlées de nos pleurs !
Banissons à jamais les hommes à couronne.
C'est de là que dépend notre prospérité ;
Nos lois nous donneront la justice pour trône.
Peuples ! plus de rois ! *Fraternité !*.....

Dieu fait luire sur nous une même lumière
Et mesure les jours des peuples et des rois ;
Qu'importe à sa puissance, ou palais ou chaumière !
Egalité pour tous, pour tous devant ses lois !
Rendons-nous désormais l'existence nébuleuse ;
En frères vivons tous, plus de rivalité !
Rois disparaissez tous, des peuples voici l'heure...
Peuples ! plus de rois ! *Fraternité !*.....

Quant à la musique, œuvre de M. Bernadon, le public sera à même d'en juger le 14 Juillet.

Athénée Louisianais

Les membres de cette société se sont réunis le mois dernier, principalement pour préparer le concours de 1885. Nous donnons ci-dessous les dispositions adoptées pour cette nouvelle lutte littéraire. Le choix des sujets nous paraît heureux ; il ouvre aux femmes et aux hommes un champ de recherches faciles, et des perspectives attrayantes pour l'imagination. Nous ne saurions trop engager notre population à entrer dans la voie qui l'appelle. Que nos jeunes gens des deux sexes se souviennent des belles et bonnes paroles qu'ils ont entendues à la conférence de l'Hon. Charles Gayarré sur la race latine en Louisiane ; qu'ils s'inspirent de ses nobles sentiments, et se guident sur les indications tracées par lui comme historien et comme romancier ; un brillant horizon les sollicite ; que chacun se mette en route pour en explorer la partie qui sourit le plus à sa vue ; il est sûr d'en rapporter quelque chose qui le récompensera de la peine qu'il aura prise.

Concours littéraire de 1885.

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concurrents, l'une comprenant les hommes, l'autre les femmes.

Chaque classe aura à traiter un sujet séparément.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert à partir du 10 mai 1885, jusqu'au 15 février 1886 inclusivement.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 16 février ; ils seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, et seulement sur le *recto et les lignes* ; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement les enveloppes des concurrents qui ont mérité les médailles, pour s'assurer qu'ils sont dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Les deux manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles, ainsi que les noms des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se roumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise, s'exposera à être mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu la médaille, ne pourra plus concourir jusqu'à nouvel ordre.

Les sujets choisis sont les suivants, et devront être traités en prose.

Pour les femmes :

LA FEMME DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, comme auteur, AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Pour les hommes :

NOUVELLE LOUISIANAISE, HISTORIQUE OU DE FANTAISIE, AU CHOIX DU CONCURRENT.

Les manuscrits seront adresses au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER,
P. O. Box 3246.

Union Catholique-Diocésaine du Sacré Cœur.

SOUSCRIPTION LIBRE.

L'association a pour objet de pourvoir aux besoins pressants du diocèse ; elle devra durer jusqu'à l'extinction de la dette du diocèse. Le don d'une piastre par an, confère le titre et les privilèges de membre de l'association.

Un comité de dames est formé avec la mission de recueillir les souscriptions et d'en assurer le fonctionnement dans toutes les paroisses du diocèse.

Les membres de l'association et les bienfaiteurs de l'œuvre auront part aux prières, aux suffrages, aux messes et à toutes les œuvres méritoires du diocèse.

Lampions seront inscrits et mis dans un cœur placé audessus du Maître-Autel de la Cathédrale.

Le jour de la fête du Sacré-Cœur une messe sera célébrée à leur intention, et le premier vendredi de novembre une autre messe sera dite pour les âmes des membres défunts de l'association.

La réunion des dames du comité et des zélatrices aura chaque paroisse du diocèse aura lieu le premier vendredi du mois au presbytère de la dite paroisse.

Le Rév. Père H. Mignot est le directeur de l'Union Catholique Diocésaine du Sacré-Cœur.

Les listes porteront notre signature et le sceau du diocèse.

Comme cette œuvre est essentiellement diocésaine, les collecteurs et collectrices des paroisses ont naturellement le droit de collecter dans tout notre archidiocèse.

† FRANCIS X. LERAY,
Archevêque de la Nouvelle-Orléans.
1er mai 1885.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Le Freeman Journal.

Dublin, 4 juillet—Le Freeman Journal approuve les autorités municipales, de s'être abstenues de participer aux cérémonies qui ont eu lieu à l'arrivé de Lord Carnavon, le nouveau Lord-lieutenant d'Irlande.

Le journal Posther Lloyd.

Vienne, 4 juillet—Le journal Posther Lloyd affirme qu'il a reçu un avis officiel de Berlin, que le Prince Bismarck a fait des ouvertures à Lord Salisbury, relatives au règlement de la question égyptienne et de la neutralité du canal de Suez, dans les intérêts de l'Angleterre, avec l'appui de l'Allemagne, la France s'étant retirée.

Sir Evelyn Baring.

Londres, 4 juillet—Sir Evelyn Baring a conseillé au gouvernement d'accéder à la demande relative à une commission internationale et à l'émission immédiate de tous bons négociables de la Trésorerie pour le paiement des sommes allouées par la commission.

Les Journaux Allemands.

Londres, juillet 4.—Les journaux allemands montrent la plus grande hostilité à la réclamation du Duc de Cumberland au sujet de la régence du Brunswick. Des avocats éminents admettent cependant que la réclamation du Duc est indiscutable, s'il désire y persister.

Le Mahdi

Souakim, 4 juillet — On rapporte qu'Osman Digma est avec le Mahdi et que celui-ci lui a présenté un sabre d'honneur et une somme d'argent.

Le Dr Walsh en route pour Rome.

Rome, 4 juillet—*Le Très Rév.* Dr Walsh est en route pour cette ville, où aura lieu sa consécration comme archevêque de Dublin.

Maladies dans le camp Russe.

Londres, 4 juillet—Il y a beaucoup de maladies dans le camp russe près d'Hérat.

Les Russes occupent l'oasis Penjdeh.

Le gouverneur Turcoman de Penjdeh est mort.

Le bruit court que la Russie attend l'automne pour opérer un mouvement en avant sur Hérat.

Traité secret avec la Corée.

Londres, 4 juillet.—Des nouvelles reçues de Shanghai annoncent que le bruit circule que la Russie et la Corée ont conclu un traité secret, ayant pour objectif le protectorat russe sur le Corée et l'ouverture de la rivière Cimeu au commerce jusqu'à Marchoxrin.

Protestation des évêques irlandais.

Dublin 4 juillet—Les évêques catholique d'Irlande, en session au Collège Maymouth, ont protesté contre la mesure qui exclut les catholiques des dotations relatives à l'éducation, à moins que ceux-ci n'acceptent le système d'éducation du gouvernement, qui a été condamné par l'église.

Les évêques font appel aux membres du Parlement de l'Irlande, pour obtenir un remède à ce mal.

Hobart Pacha et Baker Pacha.

Londres, 4 juillet—Hobart Pacha, l'amiral anglais au service de la Turquie qui est à Londres depuis un an, est parti subitement pour Constantinople, avec des instructions secrètes de Lord Salisbury, lui enjoignant de surveiller le progrès des intrigues russes, dans l'intérêt des gouvernements anglais et turc. Baker Pacha est parti ce soir pour le Caire ; il est chargé aussi, dit-on, d'une mission secrète par le bureau des affaires étrangères.

La Reine Victoria.—Concert.

Londres, 4 juillet—La Reine Victoria est arrivée cette après-midi à Londres. Elle a rendu visite à la Duchesse de Cambridge, qui est infirme et âgée et ne peut par conséquent visiter la Reine à Windsor.

Un grand concert a été donné au Palais Buckingham. Parmi les invités on remarquait M.